



Michel Maxime Egger, *La Terre comme soi-même, Repères pour une éco-spiritualité*, Genève, Labor et Fides, 2012, 322 p.

Voici un livre important, préfacé par Pierre Rabhi, sur une question cruciale pour le monde aujourd'hui: la crise écologique. Dans son chapitre liminaire sur « l'humanité à la croisée des chemins », l'auteur propose une synthèse de son propos : au-delà des mesures nécessaires de l'écologie

extérieure, il faut une *écologie intérieure*, une véritable écospiritualité, qui implique un changement radical du paradigme qui préside à la vision actuelle du monde. Il s'agit de sortir des dualismes issus de la modernité, qui situent l'être humain, sujet tout-puissant, en-dehors et au-dessus de la nature-objet, et de retrouver l'unité fondamentale entre l'humain, le cosmique et le divin.

«C'est à l'émergence de ce nouveau paradigme que ce livre aimerait contribuer ». L'auteur entend le faire à partir de la tradition chrétienne, en recourant notamment aux ressources des Pères de l'Eglise et de la tradition orthodoxe, et en montrant l'apport original du christianisme - en particulier prémoderne et oriental - à la résolution de la crise écologique, tout en faisant à l'occasion des rapprochements avec les grandes traditions que sont l'hindouisme, le bouddhisme et l'islam. Tâche nécessaire pour le « christianisme qui est le fondement culturel et spirituel de la modernité cosmocide » et qui n'est pas sans reproche à cet égard. Et l'auteur insiste sur l'importance du dialogue entre les grandes religions et traditions spirituelles pour développer un nouveau paradigme, car les chrétiens ont besoin des autres pour prendre conscience des potentialités écologiques de leur propre patrimoine spirituel et liturgique.

Les cinq grands chapitres développent cette perspective, chacun commençant par une brève et utile synthèse, «En quelques mots». L'auteur analyse d'abord les racines de la crise écologique, avec les figures de Frankenstein, de Cassandre et du Titanic, l'émergence du paradigme de la modernité, avec la désacralisation de la nature et la réduction de l'être humain à un *homo oeconomicus*. Il montre ensuite la profonde ambiguïté du christianisme, selon que certains insistent sur la séparation entre le Créateur et une création anthropocentrée, tandis que d'autres célèbrent la nature comme lieu de la présence de Dieu, en particulier dans l'Orient chrétien.

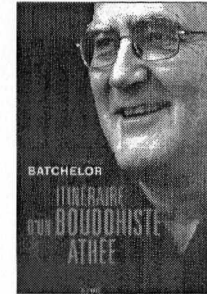
L'auteur explore de façon précise et nuancée les ressources de la tradition biblique, patristique et mystique pour une compréhension renouvelée aussi bien de la création, comme mystère de la présence divine, que de l'être humain, comme microcosme et médiateur entre la terre et les cieux.

Reste enfin à incarner cette mutation écospirituelle dans tous les aspects de notre existence. La transformation «se traduit par une série d'attitudes

spirituelles qui relèvent du féminin de l'être » et réclame l'ascèse de toute une vie. « Notre salut personnel et celui de la nature sont indissociables ».

Avec la rigueur nuancée de son argumentation et la richesse de sa documentation, ce livre se signale à l'attention. On ne sort pas indemne de sa lecture, qui nous incite à devenir, selon l'expression de T.Verhelst que cite l'auteur: « des méditants-militants ».

John Borremans



Stephen BATCHELOR, *Itinéraire d'un bouddhiste athée*. Paris, Seuil, 2012. 362 p.

La majeure partie de ce nouveau livre de S. Batchelor est en forme de récit autobiographique, bien que plusieurs des dix-huit petits chapitres racontent plutôt des épisodes de la vie du Bouddha ou décrivent la visite de lieux fréquentés par lui. Le titre français est explicite; le titre de l'original anglais l'est encore davantage: «Confession d'un bouddhiste athée». Il ne s'agit pas d'anti-théisme, précise l'auteur, mais du désintérêt du

Bouddha et du bouddhisme pour la question de Dieu telle qu'elle est familière aux Occidentaux et à la tradition biblique.

L'itinéraire est celui d'un jeune Britannique agnostique, de mentalité scientifique et critique, «un jeune homme idéaliste, isolé et sans but» (33) en quête plus ou moins consciente de sens. Un voyage en Asie du Sud lui fait découvrir le bouddhisme, d'abord dans sa forme tibétaine. À 19 ans il devient étudiant et moine, à Dharamsala puis auprès d'un maître en Suisse. Comme son école (*Guélougpa*) lui semble charrier bien des croyances inassimilables pour un Européen d'aujourd'hui, il tente durant trois à quatre ans l'expérience du Zen (le *Son* coréen) et de son «grand doute», puis revient à la vie laïque et se marie. De retour en Angleterre, il s'intéresse davantage à la tradition du Theravâda, dont les textes anciens lui semblent plus proches de la sobriété critique qui devait être celle du Bouddha.

Stephen Batchelor ne se propose pas en modèle, mais son itinéraire - doublé d'une sorte de monologue intérieur - est révélateur du parcours de bien des Européens post-modernes et post-chrétiens dans leur exploration du bouddhisme. Ce livre qui, en dépit de quelques longueurs, se lit souvent comme un roman, invite le lecteur bouddhiste et bien d'autres à s'interroger: fidélité à une tradition orthodoxe ou interprétation libre, démythologisée, voire syncrétique? Rejet de «la religion réglementée pour une 'spiritualité' éclectique et nébuleuse» (294) ? pertinence (ou non) de la voie monastique et du célibat? Comment conjuguer «rigueur critique et passion existentielle» (230), distance ironique et engagement?

Jacques Scheuer